

PROLÉGOMÈNES À LA RÉDACTION D'UNE HISTOIRE D'OUGARIT I. OUGARIT AVANT SUPPILULIUMA I^{er}

par DANIEL ARNAUD

Rares sont les monuments qui jalonnent l'histoire d'Ougarit du début du II^e millénaire au XIV^e siècle; ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls à jeter quelque lueur sur une période obscure où l'importance de la ville était cependant déjà grande¹ et, même en se limitant aux documents déjà connus, quitte à faire allusion aux inédits² quand ils permettent d'obtenir une certitude, l'historien peut en tirer des renseignements utiles.

1. *L'éclat de statue RS 4.458*

Cet éclat³ est à mettre en rapport, d'une manière ou d'une autre, avec le temple de Ba'al. Comme sa pierre est la même que celle du sphinx RS 4.416, la stèle dont ce fragment est le témoin date donc approximativement du règne d'Amenemhat III, soit de la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est ainsi le plus ancien témoin indigène écrit ougaritain à ce jour connu.

L'inscription est à peine conservée; peut-être (comme Fr. Thureau-Dangin en avait déjà fait la remarque) n'a-t-elle pas été terminée mais les quel-

¹ La ville apparaîtrait-elle dans les archives de Tell Mardikh? A. Archi («Ugarit dans les textes d'Ebla», *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale* 81 [1987], pp. 186-187) [désormais citée sous le signe RA] donne une réponse réservée. M. Bonechi, (*I nomi geografici dei testi di Ebla*, Wiesbaden, 1993, p. 309) refuse cette hypothèse (Pour d'autres références, voir encore: A. Tangberg, *Die geographische Horizont der Texte aus Ebla*, St. Ottilien, 1994, p. 33). Ougarit est attestée dans les archives de Mari, dans la seconde partie du XVIII^e siècle (P. Villard, «Un roi de Mari à Ugarit», *Ugarit-Forschungen* 18 [1986] pp. 387-412).

² Ils trouveront leur place dans la publication de la «Maison d'Urtenu» dans la série *Ras Shamra-Ougarit*.

³ Photographie dans P. Bordreuil-D. Pardee, *La trouvaille épigraphique de l'Ougarit*, I, Paris, 1989, p. 35. (On se reportera, désormais, à cet ouvrage, au numéro d'inventaire, pour tous les renseignements sur les tablettes citées dans cet article).

ques signes conservés ne manquent pas pourtant d'intérêt. La première ligne aujourd'hui porte l'idéogramme šu.i⁴ (**gallābu*). Ce titre n'est pas seulement profane; il est aussi clérical à l'époque paléo-babylonienne⁵ et le dédicant pouvait donc n'être pas un laïc mais appartenir au personnel du sanctuaire.

2. Les légendes des sceaux-cylindres paléo-babyloniens

On accordera que les légendes des sceaux-cylindres paléo-babyloniens retrouvées sur le site sont banales, et de plus très peu nombreuses; mais elles représentent, aujourd'hui, les seuls textes en cunéiforme de la première moitié du II^e millénaire, à l'exception de l'éclat précédent. P. Amiet⁶ les a reprises des lectures de C. B. F. Walker⁷ dans l'étude qu'il leur a consacrée: à côté des productions de la sigillographie indigène, de la «série classique syrienne», sept cylindres-sceaux paléo-babyloniens⁸ ont été trouvés à Ugarit; ils sont de style «récent»; ils furent, ensuite, retailés pour un certain nombre d'entre eux (sans doute en Syrie), sans respect pour l'inscription. La phase finale de ce petit lot est donc des XVII^e-XVI^e siècles. Les anthroponymes⁹ sont si banaux qu'on ne saurait rien en tirer.

Les dieux personnels sont aussi communs: on trouve Amurru seul¹⁰ ou bien la paire (fréquente) Šin et Amurru¹¹. Les numéros 23 et 25 portent

⁴ Le signe est bien I et non DUMU, comme la comparaison avec ce dernier cunéiforme à la ligne suivante le montre.

⁵ On trouvera les références dans les dictionnaires.

⁶ P. Amiet, *Sceaux-cylindres en hématite et pierres diverses*, Paris, 1992 (*Ras Shamra-Ugarit IX*), pp. 21-22.

⁷ On peut les lire dans le compte-rendu du livre de Claude F.-A. Schaeffer-Forrer, *Corpus I des cylindres-sceaux de Ras Shamra-Ugarit et d'Enkomi-Alasia*, Paris, 1983, par D. Colton (*RA 80* [1986], p. 84).

⁸ Mais trois d'entre eux, les n° 19 (XVIII^e-XVII^e, «tardif»), 22 («classique» puis «récent») et 26 (inutilisable) sont anépigraphes. Les sceaux-cylindres «indigènes» contemporains ne portent pas d'inscription.

⁹ *A-ha-am-nir-ši* (n° 24), *Be-la-nu-um* (n° 21), *In-bu-ša* (n° 24), *Nu-úr-Utu* (n° 20), *Ta-ri-bu-um* (n° 20).

Le patronyme du n° 21 pourrait être le début d'un nom comme: Sabībum / Sabium / Sadīdum / Saklum / Sanqum / Saphum-(liphur) etc.

A propos du n° 21, même s'il est de date «récente» puis «tardive», on remarquera que les signes sont archaisants.

¹⁰ AN AN MAR.TU (n° 20); ¹¹EN.ZU ù AN AN MAR.TU (n° 24).

¹¹ Comme le remarque J.-R. Kupper (*L'iconographie du dieu Amurru*, Bruxelles, 1961, p. 57 et la note 6, en commentant ce cylindre-ci), lorsqu'Amurru apparaît avec une autre divinité, c'est avec Šin qu'il est le plus souvent associé, celui-ci en première position. Est-ce parce que les deux dieux sont liés d'une manière ou d'une autre à la «culture» des semi-nomades (J.-R. Kupper, *ibid.* p. 61)?

une dédicace à une divinité: respectivement à Ninšubur et à Iškur. Celui-ci y est qualifié, selon la tradition, de «fils d'An» et de «grand éclusier du ciel et la terre»¹². En revanche, je n'ai pas retrouvé dans les recueils les trois épithètes de Ninšubur: «parfait», «exalté», «guide des grands dieux», mais elles sont passe-partout et peuvent, aussi bien, lui être attribuées¹³.

Les conclusions qu'inspirent ces petits monuments sont limitées. Leur origine est indubitable. Ont-ils été achetés comme bijoux sur le marché babylonien? Ont-ils été apportés par leurs utilisateurs¹⁴? Supposent-ils la présence physique de ceux-ci sur le site syrien? A part Ninšubur, les divinités peuvent être mises en rapport avec l'«Occident»: la chose va de soi pour Amurrum, Adad et Šin. Faut-il, au moins, en conclure que leurs premiers propriétaires, d'une manière ou d'une autre, portaient un intérêt particulier au Levant? Excluons, en tout cas, l'idée que ce sont les Syriens qui ont imposé leurs goûts, puisqu'ils n'ont pas respecté les inscriptions, preuve qu'elles leur étaient indifférentes. La date du lot permet au moins d'écarter une partie de la Babylonie: celle du sud; à partir du règne de Samsu-iluna, en effet, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle appartient au «Pays de la Mer», qui, autant que nous le sachions, n'a pas de rapport avec la Syrie.

3. Un prétendu roi d'Ougarit à l'époque paléo-babylonienne

On connaîtrait, peut-être, le nom, à défaut d'autre chose, d'un roi d'Ougarit à l'époque paléo-babylonienne, d'après le bordereau d'Alalah AT *358¹⁵, du niveau VII, lit-on çà et là. Il est avéré, certes, que lú (*awīlum*) suivi d'un nom de ville est l'équivalent de «roi», dans la première moitié du II^e millénaire¹⁶, quoiqu'il conserve le sens, premier et beaucoup plus large, de «resortissant (de)».

Le nom propre d'abord: *Puruqqa, (lecture proposée par l'éditeur et acceptée depuis) ne semble pas attesté comme anthroponyme; en revanche, Burruqu l'est¹⁷; sa racine se retrouve dans tout le sémitique, et d'abord à Ala-

¹² n° 25: du[mu An]-na gú-[gal]-an-ki (les derniers signes sont clairs et rendent la restauration sûre).

¹³ n° 23: šà-diš³¹-ša₄ u<<n<>>-na / igi-du-dingir-gal-gal-e-ne. DIŠ est trop court; un_x (BĀD) est recouvert en surcharge par un motif iconographique.

¹⁴ L'hypothèse la plus simple serait de voir en eux des marchands.

¹⁵ D. Wiseman, *The Alalakh Tablets*, Londres, 1953. Les textes sont cités sous le sigle AT avec le numéro du texte, précédé d'une astérisque pour les documents paléo-babyloniens (niveau VII).

¹⁶ Pour Ougarit même, la preuve en est fournie par P. Villard, *op. cit.* p. 410, note 162.

¹⁷ Il signifie sans doute: «Aux yeux brillants». Pour le mot, cf. H. Holma, *Die assyrisch-babylonischen Personennamen der Form quttulu*, Helsinki, 1914, pp. 36-37. Sur les quatre

lah et à Ougarit¹⁸. C'est donc la transcription qu'on adoptera, en attendant que des arguments suffisamment forts contraignent de l'abandonner.

Burruqu aurait-il été, à un moment donné, l'«homme», c'est-à-dire le roi d'Ougarit? La transcription de l'éditeur n'exclut pas cette possibilité. La lecture de l'autographie, en revanche, ôte tout doute à cet égard:

1. 3 me u₈.hi.a
gìr Ag-e-da
2 me gìr It-ma
lú.meš uru A-ra-zi-ik ki
5. 3 me 70
gìr Bu-ru-uq-qa
lú uru Ú-ga-ri-it
šu.nigin 8 <me 70>
ša 'Hu-šu-up-e-li
10. na-ad-nu

«300 brebis¹⁹, responsable: Ageda; 200, responsable: Itmâ, hommes d'Arazik; 370, responsable: Burruqu, homme d'Ougarit. Au total 8<70>²⁰ qu'a livrées Hušup-eli».

Le pluriel à la ligne 4 marque bien que le scribe (dans ce document-ci) pense au sens de base de lú / *awilum*. Burruqu est simplement un Ougaritain.

noms, deux sont hourrites (Ageda s'analyse comme *Ag(i)-Adda, «Addu conduit»), deux sémitiques.

¹⁸ Pour Alalah (au niveau IV), avec des thèmes différents, *Bur-ra-aq-qi* (AT 170, l. 7'), *Bu-ru-uq-qa-an* (AT 182, l. 9; étant classé comme sa.gaz, il a peut-être une origine étrangère au royaume même d'Alalah); pour Ougarit, voir F. Gröndahl, *Die Personennamen der Texte aus Ugarit*, Rome, 1967, pp. 120-121.

¹⁹ L'éditeur a lu sig «laine», mais, alors, l'absence de mesure (talent ou mine) ne s'explique pas. En fait, paléographiquement, le signe sig se confond avec le signe u₈, qu'on choisira. Pour le niveau VII, on le lira encore en AT *359, l. 1 (où les brebis sont de l'«enclos»). Le mot, ouest-sémitique, est attesté, avec des thèmes divers, dès l'époque paléobabylonienne à Mari [G. Dossin, «Le panthéon de Mari», *Studia Mariana*, Leyde, 1950, p. 43, l. 26] et plus tard dans la vallée de l'Euphrate [D. Arnaud, *Textes syriens de l'âge du bronze récent*, Barcelone, 1991, n° 57, l. 7], avec le sens, étymologiquement obvie, d'«enclos», en AT *360 (ll. 1-3) et AT *411 (l. 2: a-na gu₄.hi.a ù u₈.udu). C'est seulement lorsqu'il s'agit d'argent (et peut-être d'or en AT *371 mais le texte est mutilé), que les mesures sont quelquefois (mais très rarement) sous-entendues au niveau VII (AT *62, AT *95, AT *369, 5), car, peu à peu, au cours du millénaire, l'usage s'est imposé de n'utiliser comme unité de compte que le sicle (à l'exclusion du talent et de la mine) pour les sommes d'argent. En AT 361 (du niveau IV), la quantité de laine est précédée des unités de mesure. Le scribe a pris le soin de distinguer graphiquement sig (l. 1) et u₈ (l. 2).

²⁰ Le scribe a oublié une partie du total.

4. Au début de l'«Ougaritique récent 1»

J.-C. Courtois²¹ introduit entre 1650 et 1600 (c'est-à-dire entre l'«âge du Bronze moyen 3» et l'«âge du Bronze récent 1») un hiatus de cinquante ans («hiatus» est suivi, il est vrai, d'un point d'interrogation). Nulle part, toutefois, son exposé n'y fait référence. Mieux, selon sa description, des tombes²² comme une coupe stratigraphique²³ semblent impliquer le contraire. Certes, Cl. Schaeffer insiste sur la discontinuité culturelle entre ce qui est, dans sa terminologie adaptée au site, l'Ugarit moyen 3 et l'Ugarit récent 1, mais il n'y voit pas d'interruption à proprement parler²⁴. En fait, nos connaissances actuelles sur le passage entre le Bronze moyen III et le Bronze récent I sont vagues²⁵.

Quoi qu'il en soit, on n'a nulle raison de croire que la ville ait disparu et que la continuité politique n'y ait pas été assurée. C'est pendant ce passage de l'âge du Bronze moyen à l'âge du Bronze récent, ou, ce qui revient au même: de l'Ugaritique moyen 3 à l'Ugaritique récent 1, qu'un certain Ya'dur-Addu aurait régné sur Ougarit. D'après RS 24.257²⁶, huit générations le séparent de Yaqaru, soit un peu plus de 160 ans²⁷ environ; puisque ce dernier a son *floruit* au milieu du XV^e siècle²⁸, le règne de Ya'dur-Addu se place à la fin du XVII^e siècle et au début du siècle suivant, au moment

²¹ «Ras Shamra, Archéologie», *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, IX, Paris, 1979, fig. 902, col. 1143-1144.

²² Caveaux LIII et LIV (col. 1207-1208) et tombes décrites col. 1268-1269 (où il y aurait continuité d'utilisation depuis le XVII^e siècle jusqu'au XIV^e).

²³ J.-Cl. Courtois, «La XXXIII^e campagne de fouilles à Ras Shamra en 1972, rapport préliminaire», *Syria* 50 (1973), p. 294.

²⁴ Claude F.-A. Schaeffer, *Stratigraphie comparée et chronologie de l'Asie occidentale*, Londres, 1948, pp. 13-14, p. 28. Le «Tableau synoptique I» permet d'embrasser commodément l'ensemble des conclusions de l'auteur. Le mot «hiatus» se trouve employé, certes, dans son «Tableau synoptique I», à la fin de l'ouvrage, mais la note 4 le commente comme «rareté extrême de vestiges archéologiques entre 1650 et 1550».

²⁵ Voir les sages réflexions d'O. Callot, *La tranchée «Ville Sud»*, Ras Shamra-Ougarit X, Paris, 1994, p. 204: «[...] Le B.R. I[...] est fort mal connu et doit se confondre plus ou moins avec la fin du B.M.».

²⁶ D. Pardee, *Les textes para-mythologiques de la 24^e campagne (1961)*, Paris, 1998, pp. 165-178.

²⁷ Il s'agit d'une moyenne, cela va sans dire, d'autant plus proche de la vérité que l'espace de temps considéré est plus long: entre Yaqaru régnant vers 1450 (voir la note suivante) et Ammurapi (vers 1200), s'écoulaient deux siècles et demi et douze règnes.

²⁸ Sachant, par des sources inédites, que Yaqaru précède directement Ibirānu et que celui-ci est le contemporain de Niqmeqa d'Alalah (comme le montre la lettre RS 4.449 [SMEA 37 [1996], pp. 47-54), on en conclura que le premier roi est plus ou moins de la même génération qu'Idrimi, père de Niqmeqa. Nous sommes ainsi à peu près au milieu du XV^e siècle.

où Mursili I^{er} attaque Alep et pille Babylone et où se met en place le Mitanni. Ces événements expliquent peut-être la construction du mur d'enceinte²⁹. Le nom même du roi semble avoir été choisi pour permettre un décalque facile en hourrite, à moins qu'inversement l'ouest-sémitique n'en fût que la traduction³⁰. Cette prudente ambigüité conviendrait bien à cette période d'expansion politique et culturelle hourrite. Ce personnage est-il le constructeur du palais nord³¹? On pourrait même imaginer que la dynastie locale a dû laisser la place, comme à Alep, à une branche collatérale après le succès hittite. On comprendrait, en tout cas, que cette sorte de fondateur eût souhaité inaugurer une ère nouvelle et laisser sa marque de bâtisseur dans la ville.

5. Ougarit et le Mitanni

Les rapports entre le royaume d'Ougarit et le Mitanni nous sont, autant que je le sache, inconnus. Dans cette absence de documents, AT 4, malgré son état³², prend un certain intérêt et mérite un examen approfondi. Le texte subsistant se présente ainsi:

-
- 1'. 'ù¹ x[
 [šú]m-ma šu-ú-ba-t[i]
 il-ta-ar-qú-ši-[na-ti]
 ù at-ta lú.meš šar-r[a-qé]
- 5'. ši-ta-al-šu-nu-ti [ù²]
 ša-bat-su-nu i-na šu 'Pi-tap-[še²]
 šum-ma i-na-an-na ki-i-na-t[i]
 an-nu-tu₄ e-te-né-pu-[šú]
 la ta-ša-'-al-šu-nu-t[i]

²⁹ J.-Cl. Courtois, dans *Syria* 50 (1973), pp. 293-296.

³⁰ C'est ce que montre la graphie cunéiforme (inédite) du nom royal: Kar-^dIškur. La lecture courante en est Ehli-Tešub dans la seconde moitié du II^e millénaire. Certes, à Alalah, au niveau VII, le nom divin est toujours «en clair»: (Eh-li/li-)A-du (une exception: Kar-^dIškur [*AT 276, 19]); au niveau IV, en revanche, on ne trouve que Eh-li-^dIškur ou Kar-^dIškur. La lecture du second élément pourrait donc être restée *Addu. Toutefois, les autres divinités qui apparaissent avec le même verbe sont des divinités hourrites; c'est du moins ce qui apparaît quand leur graphie est syllabique, c'est-à-dire non ambigüe. On en conclura que ^dIškur était sans doute désormais lu: Tešub.

³¹ Voir J.-Cl. Courtois, *ibid.*

³² Le scepticisme que j'avais naguère manifesté (dans *SMEA* 37 (1996), p. 54 m'apparaît aujourd'hui excessif.

- 10'. *ù ša kur-ti-ka ap-pu-n[a-ma]*
la i-šar-ra-qú ma-a
a-na kur Ú-ga-ri-it
la ú-še-el-lu-ú
šum-ma di-i'n¹-šu-nu i-b[a-aš-ši]
- 15'. *ù šum-ma a-na qà-ta-ti₄ ša[r-ra-qu]*
[š]a-ki-in e-pu-[uš
ù šum-ma x [
x x [
a-[
-

«[...] ²⁻⁶ S'ils ont volé des habitations, alors charge-toi personnellement de mener l'interrogatoire et empare-toi d'eux par Pitap[še³³]. ^{7-13'} Si, en revanche, ceux-ci n'ont pas cessé de se cond[uire] convenable[ment], tu n'as pas à mener d'interrogatoire et, au cas où ils n'auraient pas l'intention en outre de voler des biens de ton pays, je décide³⁴ qu'on ne les fasse pas remonter dans le pays d'Ougarit. ^{14-16'} S'il doit [y avoir] procès contre eux et si un vo[leur] est pris comme gage, agis [à ta guise³⁵]. ^{17-19'} Et si ... [...]».

Le contexte (et d'abord l'adresse) manque mais deux hypothèses seulement sont nécessaires pour comprendre. On peut se contenter, économiquement, de supposer, en premier lieu, que cette lettre est adressée par le roi du Mitanni, ou un de ses «officiers», au roi d'Alalah et, en second lieu, que les «voleurs» sont des Ougaritains.

Les grandes lignes de l'affaire apparaissent alors simples. Des ressortissants d'Ougarit sont accusés d'avoir volé dans ce royaume. Ils sont passés dans l'Amq³⁶, mais le roi d'Ougarit réclame leur extradition au roi d'Alalah. Embarrassé, celui-ci consulte son supérieur au Mitanni. La lettre dont nous n'avons que ce fragment lui fixe une ligne de conduite nuancée. Si l'accusation est avérée, c'est l'expulsion, même si le mot n'apparaît pas, car le verbe *šabātu*, très précisément: «s'emparer de quelqu'un fermement mais dans les formes légales», implique toujours comme conséquence *tāru* II «restituer»³⁷. Si les Ougaritains sont innocents et s'ils manifestent la volonté

³³ La restauration de la fin du nom propre s'inspire de l'anthroponyme *Pi-tap-še*, du niveau IV aussi (AT 202, l. 35).

³⁴ Pour rendre *mā*.

³⁵ Restauration inspirée librement du contexte.

³⁶ Ce sont donc des *munabtū*, c'est-à-dire des personnes (libres ou non) qui ont quitté l'endroit où ils doivent «séjourner» (*ašābu*), sans l'aveu de qui ils dépendent. Celui-ci peut être, selon les cas, le maître de l'esclave, le créancier du débiteur antichrétien, le roi enfin pour tous ses sujets.

³⁷ Les traités AT 2 et AT 3 le montrent clairement.

de se bien conduire dans le royaume d'Alalah, ils ne doivent pas être renvoyés dans le pays qu'ils ont fui. Deux conclusions se dégagent; une sûre: le royaume d'Ougarit n'appartenait pas au Mitanni; une vraisemblable³⁸: aucun traité d'extradition n'existait entre Ougarit et Alalah.

6. *Le sceau de Yaqaru, fils de Niqmadu, roi du pays d'Ougarit*

Yaqaru, fils de Niqmadu, cela est sûr, se place au milieu du XV^e siècle³⁹. Pourtant, l'on date communément le sceau dynastique, du moins l'original, inscrit à son nom, du début du II^e millénaire: c'est surtout la «scène de présentation» qui y incite. Cela ne se peut. S'agirait-il alors d'un homonyme? Echappatoire inutile. Deux de ses personnages debout se retrouvent à peu près identiques sur une empreinte visible sur deux contrats et sur une étiquette inédits; ce sceau-cylindre ne portait aucun texte, mais un scribe le désigne comme celui d'Uri-Tešub. Contemporain d'Urtenu, ce personnage est de la dernière génération d'Ougarit. Qu'on accorde que son sceau soit un bien de famille, certes; on conçoit cependant mal qu'il remonte au début du millénaire: les deux gravures, du sceau royal et du sceau privé, ont été faites sinon d'après le même «carton», du moins d'après un «carton» d'inspiration très proche, qui paraît avoir joui d'un certain succès⁴⁰. J. Nougayrol avait déjà fait la remarque que le signe QA n'avait de valeur phonétique qu'à l'époque médio-babylonienne: faudrait-il admettre que les trois cartouches auraient été gravés bien après le décor? Hypothèse bien aventurée. Le sceau-cylindre dynastique date du milieu du XV^e siècle.

A ce propos, un fait n'a pas été suffisamment remarqué: comme ceux de la statue d'Idrimi⁴¹, les signes cunéiformes ont été copiés sur un syllabaire archaïsant S^a. Je ne connais de telles tablettes qu'à partir de l'époque médio-babylonienne. Les scribes rédigeaient un texte dans le syllabaire courant de leur temps; ils le transposaient, ensuite, avec les signes fournis par leur «manuel», en lisant horizontalement les correspondances. La statue d'Idrimi

³⁸ C'est ce que suggère aussi la lettre RS 4.449 (voir plus haut la note 28).

³⁹ Voir la note 28 *supra*.

⁴⁰ L'empreinte incomplète sur un tesson de jarre (RS 33.026) provenant du Palais nord (photographie dans *Syria* 50 [1973], p. 308 fig. 13) laisse encore deviner un décor qui rappelle bien celui des sceaux de Yaqaru et d'Uri-Tešub. Sa gravure directe a laissé une impression à peu près illisible, pour moi du moins. Le cartouche de deux lignes ne paraît pas nommer une personne royale. Son *terminus ad quem* serait donné par son lieu de trouvaille: le Palais nord mais la date de son abandon n'est pas connue (O. Callot, *op. cit.*, p. 204, et note 4).

⁴¹ S. Smith, *The statue of Idrimi*, Londres, 1949.

montre qu'ils cherchaient de plus à épuiser toutes les formes que leur fournissaient leurs sources: on explique ainsi que HA y présente huit silhouettes différentes. A Emar, la correspondance entre moderne et «ancien» se fait de gauche à droite, dans le sens de lecture du cunéiforme; à la même époque (à peu près) à Ougarit, c'est les colonnes impaires qui portent les signes archaïsants, à la place qu'occupe le sumérien sur les tablettes lexicographiques. Les auteurs de ces syllabaires prouvaient ainsi, subtilement, que les signes marqués comme anciens l'étaient vraiment et reflétaient la plus haute Antiquité. De vrai, il n'en est rien; certaines formes (par exemple NA ou AD) pourraient, certes, se retrouver sur des documents du III^e millénaire, mais la plupart sont des reconstitutions arbitraires et purement et simplement imaginées (le signe NU en est un bon exemple). «Arbitraires» assurément mais seulement si l'on applique l'adjectif à l'œuvre du créateur ou des créateurs. Car, ensuite, les copistes reproduisent leur source avec fidélité, et ils ne paraissent pas s'être accordé plus de latitude que lorsqu'ils éditent d'autres genres de la «tradition». Part doit être, évidemment, faite aux différences graphiques inévitables qui se créent pendant la transmission, dues à ceux qui recopient. Les différences entre les tablettes du même lieu montrent bien les variations individuelles de chaque «main». Un choix intervient quelquefois; certaines silhouettes, d'un manuscrit à l'autre, sont écartées. Les lapicides qui gravent ce qu'ils ne comprennent pas, et quelquefois dans des conditions fort malaisées (comme sur les surfaces courbes de la statue d'Idrimi) introduisent à leur tour, à leur insu, des variations. Peut-on, enfin, oublier les inexactitudes prévisibles des faiseurs contemporains d'autographies?

Ces précautions prises, on peut risquer des conclusions, même si les comparaisons sont très limitées, comme le montre le tableau ⁴²: nous n'avons

⁴² Voici comment le lire:

Les signes sont rangés dans cet ordre-ci: les deux empreintes du sceau de Yaqaru (colonne 1), la statue d'Idrimi (colonne 2), Ougarit (RS 14.128+... [inédit pour les joins]) à la colonne 3, enfin les différents textes d'Emar (regroupés sous le n° 538 de: D. Arnaud, *Emar VI*, Paris, 1986) à la colonne 4. Quand il y a plusieurs formes, elles sont présentées de la gauche à la droite comme elles apparaissent, de haut en bas, sur le document.

–: signifie que la silhouette est différente; 0: que le signe n'est pas, ou n'est plus sur la tablette (les silhouettes archaïsantes de LUGAL sont encore partiellement conservées à Ougarit; elles ont été pourtant ainsi désignées); V: que le cartouche est vide, c'est-à-dire que le scribe juge la forme archaïsante identique à la forme moderne; il se dispense donc de la reproduire.

L'inscription du torse viril M. 6525, de Neirab, (G. Dossin, «Une inscription cunéiforme de Haute Syrie», *RA* 27 [1930], p. 87, fig. 3) serait d'un réel intérêt si l'on pouvait dater le monument autrement que, très généralement, de «l'époque mitannienne». Aussi ne l'ai-je pas pris en compte. Les signes IA, DU et LUGAL évoquent ceux des colonnes 1 et 2 du tableau, QA et DUMU ceux des colonnes 3 et 4. Rapportées aux formes de la statue d'Idrimi

1	2	3	4
	-		
		0	v
	-	0	0
	-	0	
	-	0	0
		0	0
	0		
			v
	-	0	0

que sept signes attestés à la fois dans les quatre sources (IA, QA, DUMU, MA⁴³, DU, URU, RI). L'impression qui prévaut est pourtant celle-ci : les cunéiformes du sceau de Yaqaru diffèrent quelque peu de ceux que porte la statue retrouvée à Alalah, mais ils en sont, en même temps, plus proches que des formes offertes par Emar et Ougarit, deux siècles plus tard environ ; ces deux villes utilisent alors des « manuels » manifestement issus d'une source commune, comme le montre la comparaison d'ensemble entre RS 14.128+...

d'un côté, à celles des syllabaires S^a archaïsants, plus récents, de l'autre, les silhouettes ressemblent plutôt aux plus anciennes qu'aux plus récentes. Cependant, s'y manifeste une tendance à une plus grande « exubérance » graphique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Pour s'en tenir à une impression globale, on pourrait conclure que le syllabaire archaïsant de Neirab, encore très proche de ceux d'Alalah et d'Ougarit (du XV^e siècle), leur est toutefois un peu postérieur.

⁴³ Dans le patronyme Niqmadu du sceau de Yaqaru, la lecture *má de l'édition *princeps* (J. Nougayrol, *Palais Royal d'Ugarit III*, Paris, 1955, p. xli) est un lapsus, recopié, pourtant, çà et là. Il s'agit sans doute aucun d'un MA archaïsant.

et les fragments d'Emar. Vers 1450, existaient donc deux traditions parallèles de syllabaire archaïsant, à Alalah et à Ougarit, descendant pourtant sans doute d'un même archétype plus ou moins lointain; à l'époque du protectorat hittite⁴⁴, Emar et Ougarit⁴⁵ utilisent la même source mais, en quelques deux siècles, les cunéiformes « anciens » ont changé, peu certes, mais ont changé tout de même; leurs silhouettes se sont encore davantage écartées de l'usage du temps et sont devenues plus extravagantes: qu'on compare l'évolution du signe URU par exemple. Le syllabaire S^a archaïsant a été un peu refait. Où l'a-t-il été? D'après ce que l'on devine de la transmission des fonds des bibliothèques d'Emar, d'Alalah et d'Ougarit, plutôt dans la Babylonie cassite⁴⁶, dont le relais hautement vraisemblable fut l'Assyrie, qu'en Syrie propre.

Yaqaru, l'emploi de son sceau, original et copie, le montre assez, fut considéré par ses successeurs comme le garant d'une légitimité politique. Nous ignorons pourquoi la postérité l'a ainsi consacré, mais le fait est. Cependant, le même clôt une section dans la liste qui énumère les rois défunts et qu'incorpore le rituel RS 24.257⁴⁷. Si l'on tenait à harmoniser ces deux données, on devrait proposer que les Ougaritains ont vu en lui une sorte de représentant d'une longue lignée royale, plutôt que son fondateur ou mieux: son refondateur. Sa personne symbolisait la durée et la stabilité de la dynastie qui régnait sur la ville.

Daniel Arnaud
Ephe-Sorbonne
 45, rue des Ecoles
 F – 75005 Paris

⁴⁴ A Hattusa, quatre fragments de ce qui semble avoir été des colophons sont écrits en caractères archaïsants, preuve que de tels syllabaires n'étaient pas inconnus des Hittites (E. Weidner, *Keilschrifturkunden aus Boghazköi*, IV, Berlin, 1922, n° 36-38; G. Wilhelm, *Keilschrifttexte aus Boghazköi*, XXXVI, Berlin, 1991, n° 86).

⁴⁵ Nous n'avons rien pour Alalah.

⁴⁶ L'existence de tables de signes archaïsants dans la Babylonie médio-babylonienne est indiscutable. Qu'on regarde, par exemple, les photographies aux planches 2 et 6, dans J. A. Brinkman, *Materials and Studies for Kassite History*, I, Chicago, 1976; ces inscriptions monumentales ont pu être exportées, au moins à Hattusa: la preuve en est fournie par F. Köcher, *Keilschrifturkunden aus Boghazköi*, XXXVII, Berlin, 1953, n° 123-125.

⁴⁷ Ibiranu succède à Yaqaru; or, le premier n'apparaît qu'à la ligne 12' de la colonne IV de RS 24.257 (Les parallèles imposent de lire ['b]r[n]) et se trouve donc séparé de Yaqaru par toute la partie manquante de la colonne IV de la tablette; un développement rituel ou une prière, ou tout ce que l'on voudra imaginer, s'intercalait donc entre les deux rois. Après Ibiranu, viennent ses successeurs jusqu'à Niqmadu, prédécesseur d'Ammurapi, ce qui date le texte de ce dernier règne. Les traces de la colonne IV de RS 24.257 s'adaptent bien aux sources.